

ROYALISTE

BI-MENSUEL DE L'ACTION ROYALISTE

12 JUIN AU 25 JUIN 1980

Directeur Politique : Bertrand RENOUVIN

10ème année N° 318 - 4,50 F

***qui croit encore
au système ?***



ELECTEUR GISCARDIEN

Il n'est pas dans nos habitudes de publier les lettres anonymes mais celle-ci est trop belle pour que nous en privions nos lecteurs.

Messieurs les Royalistes. Depuis l'arrivée au pouvoir de notre Président le sang a coulé. C'est pas vrai. Les mots de Monsieur Raymond Barre sont juste, les universités sont des dépotoirs, les étudiants étrangers prennent les emplois des jeunes français, c'est plus que juste. Qui a besoin des étudiants étrangers ? Qu'ils étudient chez eux, dans leur pays. Tous sont des voleurs, des bandits et des meurtriers. Les étrangers rentrent chez eux, on a assez des chomages à payer pour ces bandits.

La France est trop binne. C'est la libre participation à une culture que les étrangers ont le droit autant que les français de connaître (Pourquoi ?) et s'enrichir gratuitement, c'est vous que le dit, pourquoi ? Nous disons non qu'il vont à Moskou. Il n'y pas égalité nous français nous disons NOU assez des chomage pour ce voleur Est ce que les parents entetions leurs fils et filles ? Avec vos prospectus il font se essuyer le derrier. L'université ouvert non aux étrangers sous sélections d'argent. Non. Ce sont les voleurs et ils faut pas d'accueil pour eux.

Nous votont de nouveau Giscard. Des policiers n'ont pas tuer. Mensonge sur mensonge.

DEFENSEURS DE LA CHIENLIT ?

Il est inutile de continuer à m'envoyer votre journal. Ce n'est pas la première fois que je vous critique mais là, le Ras le Bol est trop énorme.

Le désir que vous avez de ne faire nulle peine à la pire des gauches devient grotesque.

Le dernier article de Renouvin sur la colère étudiante -la colère des étudiants comme Belgrand- ne serait pas déplacé dans «Libération».

Vous ne pouvez comprendre que nous en avons marre de voir des paumés et des étrangers tout casser et empêcher les vrais étudiants de travailler. Il y a d'ailleurs actuellement deux Frances : la première, celle des Français qui travaillent, qui font que la France est une grande nation économique, des étudiants qui étudient, qui sont ambitieux, qui savent qu'on réussit dans la vie à l'arrachée et non allant beugler dans les rues.

Et puis justement il y a l'autre France, des casseurs, des défilés ridicules, des chômeurs professionnels, des faux étudiants. Et je vois que votre journal soutient de plus en plus la France de la chienlit. Vous n'êtes pas la nouvelle action française, vous êtes la contre action française. Vous êtes contents, quand vous pouvez exhiber un ancien pont de la gauche. On a eu

le fils Thorez, et maintenant le jésuite stalinien Garaudy. J'ai vu avec intérêt que Jean Daniel allait aussi sévir chez vous. Décidément la cour est pleine.

J.K. (Essonne)

SOCIÉTÉ D'INJUSTICE

Je reçois toujours votre journal, alors que je ne me suis pas réabonné. Pourquoi ? La réponse est fort simple : je n'ai pas d'argent, et oui, cela semble aberrant, mais c'est ainsi.

Je suis au chômage depuis 3 mois, l'Assédic (de Bretagne) ne m'a pas versé quoi que ce soit.

Ma femme travaille (et dur) comme élève-infirmière, mais voyez-vous elle ne touche aucun salaire (les 50 heures sont largement dépassées). C'est ainsi 3 années d'études, rien, aucun salaire, de la main-d'œuvre pour les hôpitaux, à bon marché... c'est dégeulasse, tout simplement. Nous avons aussi un bébé, Anne-Hélène 3 mois 1/2, mais un bébé ça demande de l'attention (et beaucoup d'amour) aussi le peu d'argent que nous avons...

Aussi quand nous serons un peu plus «riches» nous verrons pour le réabonnement. Désolé pour «Arsenal 81».

Jusqu'à quand cette société d'injustice et d'infamie durera-t-elle ?

J.L.M. (Bretagne)

ILLICH EST-IL OUBLIÉ ?

Au risque de retomber dans l'éternel débat Réforme ou Révolution, je dirais que l'article de JP Lebel m'a déçu (Royaliste 314).

Eh quoi ! Illich est donc si loin ! La «Société sans école» c'était en 1971. Dix après est-il si difficile d'être révolutionnaire !

Certes les solutions esquissées (essentiellement autonomie des établissements ne sont pas rien et sont de nature à faire peur aux caciques de l'éducation.

Mais qu'on est loin des critiques radicales d'un Illich et de l'interrogation qui devrait être, me semble-t-il, la seule légitime face à une situation aussi installée : A quoi sert l'école ?

Oui, à quoi sert cette énorme machine ? D'où vient-elle ? Où va-t-elle ?

Est-ce qu'une généalogie possible de l'école n'amènerait pas simplement à voir en elle, à l'origine, une simple garderie, une immense garderie, (un immense gardiennage), une autre variante donc du grand enfermement asilaire du grand siècle, mais qui aurait pris corps, cette fois-ci, vers le XIXe siècle naissant, sous la houlette de Napoléon relayé par un capitalisme au berceau qui avait besoin d'hommes et de femmes disponibles douze ou quatorze heures par jour et non encombrés alors de marmailles criaillantes.

Les gentils garnements, empêcheurs de produire (et d'exploiter

en rond), auraient alors été confiés à des gardiens et gardiennes en gros (tout le monde ne pouvait pas se payer un précepteur) que l'on aurait bien vite transformés en pédagogues, histoire de rentabiliser un peu tout ce temps passé au contact des enfants, avec mission de leur inculquer d'abord des rudiments et, peu à peu, tout un fatras encyclopédique sans quoi l'on ne saurait, c'est bien connu, être un homme.

L'époque des grosses têtes était née, avec son cortège d'exams, diplômes, concours et, à l'horizon, les éprouvettes à surdoués.

Le développement de l'énorme machine a fait d'elle aujourd'hui, une entreprise gigantesque avec tous les réflexes corporatifs que cela peut entraîner de la part d'un personnel qui dans son ensemble et malgré les nobles déclarations, vise plus à assurer sa propre survie et sa reproduction qu'à remettre en question habitudes et positions acquises.

Alors que faire ?

Reprendre Illich d'abord, et la fécondité de ses utopies. Le débarrasser ensuite de tout un discours sur l'école qui veut voir en elle le moyen de l'égalité ou le creuset de la fraternité. (Est-ce un hasard si ce même discours se tenait aussi au sujet de la caserne ?) Et que des critiques radicales ont su démystifier (Cf Baudelot/Establet L'école capitaliste en France, chez Maspéro, et Bourdieu/Passeron, Les Héritiers, aux éditions de Minuit).

Envisager enfin l'acquisition des connaissances (au sens le plus large possible), une fois acquis les rudiments d'écriture et de calcul nécessaires au quotidien de la vie, comme une œuvre toujours en chantier et non limitée à quelques années. Une œuvre procédant d'une démarche volontaire. Une œuvre enfin non séparée, dans le temps ni dans l'espace, de l'expérience quotidienne.

C'est dire que l'éducation, loin d'être ce gavage inutile et rebutant qu'elle est trop souvent, doit consister en la possibilité d'expériences nombreuses, concrètes et responsabilisantes.

Ainsi peut-être pourrions-nous éviter le constat amer que Céline faisait (dans un bien mauvais livre d'ailleurs) : «on apprend rien à l'école que des sottises raisonnantes, anémiantes, médiocrisantes, l'air de tourner con rabâcheur. Regardez les petits enfants, les premières années... ils sont tout charme, tout poésie, tout espiègle guilleretierie... A partir de dix, douze ans, finie la magie de primesaut ! Mués louches sournois, butés cancrs, petits drôles plus approchables, assommants, pervers grimaciers garçons et filles, ragoteux, crispés, stupides, comme papa maman. Une faillite ! Presque déjà parfaits vieillards à l'âge de douze ans ! Une culbute des étoiles en nos décombres et nos fanges ! Un désastre de féerie...».

R.M. (13 - Cabannes)

quand le pape est à Paris

Le voyage parisien de Jean-Paul II a été puissamment relayé par la télévision qui l'a littéralement «ré-vélé» aux Français. Mais bien peu par la presse écrite. Outre les huit inévitables pages de blasphèmes alignées par Libération -les records étant atteints par Guy Hocquenghem, le petit ami du G.R.E.C.E. (1)- relevons entre autres le reproche pincé du style «le pape joue aux super-stars» proféré bien sûr par Fesquet du Monde, mais aussi par Le Matin. Celui-ci exhibe pour l'occasion son curé protestataire, Camille Brischox, qui s'exclame en outre à propos de la visite du Pape rue du Bac «Etait-ce bien nécessaire ?». Comme ces curés féministes (2) haïssent la Vierge Marie ! Sans doute parce que sa pureté leur est une insulte.

L'honneur a été sauvé dans Le Nouvel Observateur par Jean-Marie Lustiger récemment nommé évêque d'Orléans par Jean-Paul II -en-core un coup au but :

Face à l'Eglise ainsi révélée à elle-même, au nom de qui Jean-Paul II vient-il parler ? Il vient parler au nom de l'homme tel que lui-même ne peut se comprendre à partir de lui seul, et tel que le Christ l'assume et l'achève. Le pape vient dire une chose simple et combien difficile à porter : seul le Christ peut nous dire qui nous sommes parce que lui seul, en mourant à cause de l'amour, en étant ressuscité en vertu de l'amour, a parcouru le destin absolu de l'homme.

ROYALISTE

BI-MENSUEL DE L'ACTION ROYALISTE

17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris. Téléphone : 297-42-57

C.C.P. Royaliste 18 104 06 N Paris

* Changements d'adresse : joindre la dernière bande d'abonnement et 4 F en timbres pour les frais.

* Les illustrations et les photos de ce numéro ont été fournies par le groupe audiovisuel et sont la propriété du journal.

Directeur de la publication : Yvan AUMONT.

Imprimé en France - Diffusion - N.M.P.P. - Numéro de commission paritaire : 51 700.

pape ris

Gérard Leclerc «mouche» lui, mine de rien, dans **Le Quotidien de Paris** les détracteurs du Pape en ces termes :

Il était normal pour lui que la première étape de son périple parisien l'amène dans la cathédrale Notre-Dame pour y honorer la patronne de la France, qui est aussi mère de l'Eglise et des hommes. L'arrêt à la rue du Bac se comprend également ainsi, là où la ferveur de milliers de chrétiens ne cesse d'impressionner le visiteur entré dans ce havre de paix, qu'est la chapelle de la Médaille miraculeuse, au sortir des agitations de la ville. L'adoration au Sacré-Cœur de Montmartre, c'est encore un témoignage de foi en la présence réelle dans l'eucharistie et une affirmation de la nécessaire primauté de la contemplation. Si spectacle il y a dans ces sanctuaires, il est des plus modestes. Qu'une caméra appuie un peu longuement un plan sur Karol Wojtyla abîmé dans sa ferveur intérieure, on aura plus le sentiment d'un appel et d'un témoignage que d'un effet de scène. Pourquoi ses détracteurs n'en prennent-ils pas conscience ?

(...) Le voyage de Lisieux revêt dans cette perspective une particulière importance (...) Il convient aussi de se souvenir de l'importance de son message spirituel pour notre temps. Thérèse Martin, à la veille de notre siècle, affronte vigoureusement le vertige du doute qui aujourd'hui s'est emparé de beaucoup. Elle trace sa voie vers Dieu grâce à l'humilité. C'est cette fameuse voie d'enfance qui se propose à une civilisation qui n'a de ressort que dans la volonté de puissance (...)

(...) Il y a peut-être là un des secrets de Jean-Paul II. Sa paternité d'évêque de Rome et de pasteur de l'Eglise universelle, il ne l'assume que parce qu'il est aussi enfant dans l'esprit thérésien qui implique docilité, simplicité, tendresse.

A.F.

(1) Et illustrées par Siné, dessinateur réprouvé par Charlie-Hebdo -Où, par Charlie-Hebdo- pour avoir déclaré qu'il fallait tuer tous les prêtres.

(2) Pas tous ! Quelques protestataires sont homosexuels.

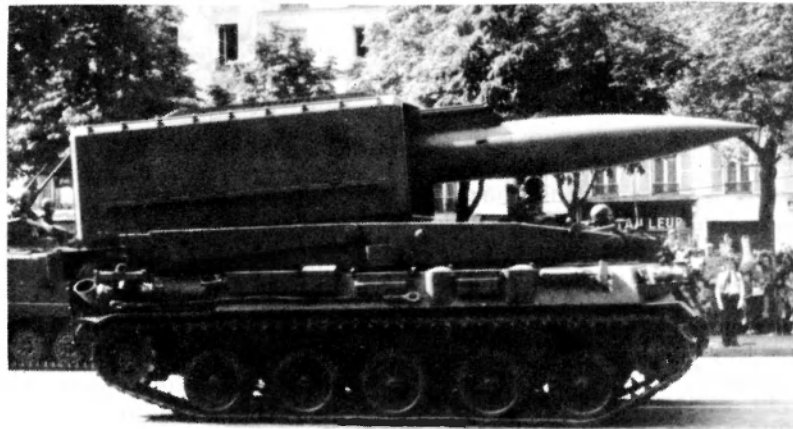
Et d'abord il faut expliquer clairement ce qu'est cette prétendue «bombe à neutrons» : il s'agit en fait d'une munition d'artillerie, utilisant certes le phénomène de fusion nucléaire, mais tirée par des canons de 150 ou de 203 mm (du type de ceux que possèdent l'OTAN en Europe) à des distances peu supérieures à ... 15 kms. Rien à voir donc avec les super-missiles stratégiques américains et soviétiques de plusieurs milliers de kilomètres de portée. De plus, les experts ne peuvent même pas affirmer que les Américains ont stabilisé les réactions de bombes «neutroniques» de plus de 10 Kt (donc de puissance 100 fois inférieure au Mégatone). Le principal «avantage» reconnu de cet engin (puisque bombe il n'y a pas) serait de détruire en cas d'attaque classique par concentration de blindés, ou dans les cas de guerre de tranchées, le personnel militaire sans détruire les engins et les ouvrages et cela dans une zone de radiation intense mais faiblement étendue. Un expert français reconnaissait dans la Revue de Défense Nationale du mois de mai 1980 que «cette faible surface couverte nécessiterait un stock important (plusieurs milliers ?) d'armes pour que l'action ne reste pas marginale et sans effets sensibles sur la bataille».

Ainsi c'est ce super-obus, mais rien de plus, qui constituerait la révolution nucléaire de demain. Ainsi le rapport de l'UDF sur la défense, reprenant en grande partie les avis (intéressés ?) des experts de l'OTAN, préconise, à grands renforts d'interviews spontanés dans la presse, que la France se dote de cette arme et débloque pour elle d'importants crédits. C'est prendre une fois de plus les Soviétiques pour des naïfs et les Français pour des imbéciles.

Bien naïfs en effet les Soviétiques, qui contrairement à leur doctrine militaire, chercheraient à attaquer l'Europe (et même l'Amérique selon les giscardiens !) par concentration de blindés alors qu'ils disposent sur toute leurs frontières d'un réseau de missiles stratégiques SS 20 qui en quelques minutes peuvent rayer de la carte des concentrations militaires adverses et utiliser, après, les chars comme forces d'occupation et de maintien de l'ordre.

bombe à neutrons : Intox atlantiste ?

Dans le contexte de psychose de guerre que connaît aujourd'hui l'Occident, la grande presse vient de nous offrir un nouveau croque-mitaine : l'Arme à effets de Radiations renforcées appelée d'une façon plus ronflante «Bombe à Neutrons». Derrière cette nouvelle mystification, une jolie opération d'intox atlantiste en préparation !



Quand on parle de «moderniser» l'armement de la France, c'est souvent pour remettre en cause la politique de dissuasion.

Bien naïfs aussi de se priver de l'effet de surprise en mobilisant dans une attaque générale classique des millions d'hommes (le beau bruit de bottes !) alors que quelques milliers suffisent à manœuvrer les SS 20 et leurs petits frères futurs SS 21 et 22, payés si chèrement par les contribuables russes.

Tout cela ne resterait que rêverie de politiciens officiels et espoirs nostalgiques de certains militaires d'en revenir à l'artillerie d'il y a 20 ans, s'il n'y avait pas beaucoup plus grave. Forts de l'ef-

fet spectaculaire qu'a produit en Europe la révélation de la possession par l'Amérique de la «Bombe à Neutrons», certains officiels américains -tel le sénateur Bob Carr (dans un des derniers numéros de la revue «15 nations» organe de l'OTAN)- préconisent «d'améliorer» la défense européenne en échangeant aux Européens trois bombes nucléaires de gros calibre contre une bombe à neutrons ... Gageons que certains giscardiens trouveront encore le marché équitable.

Jacques BLANGY

NATION FRANÇAISE qui croit encore à la démocratie ?



Sous le titre «Les Français jugent la démocratie», le *Quotidien de Paris* vient de publier un sondage qui donne la mesure de l'inquiétude des Français face au fonctionnement des institutions. En vrac, au banc des accusés : la centralisation, la technocratie, les partis politiques.

Première source d'inquiétude le décalage grandissant entre l'opinion et la classe politique. Pour 86% des citoyens «le fossé s'élargit entre le discours politique et les préoccupations des gens». Faut-il pour autant en conclure que les Français se désintéressent de la politique ? Il semble au contraire que l'opinion est plus sensible aux développements des responsabilités locales : 76% estiment que les problèmes «sont plutôt mieux résolus quand c'est la municipalité qui s'en occupe». Constat d'échec d'un système qui éloigne le pouvoir de sa source ? Bien plus les citoyens ressentent mal l'intrusion de l'administration dans leur vie quotidienne; elle apparaît comme un obstacle à leur épanouissement.

Mais le décalage ne vient pas uniquement de ce sentiment d'une répartition artificielle des pouvoirs, il naît aussi de la pratique moderne et de la nature nouvelle de l'Etat. Colonisé par les techniciens, le Système donne l'impression d'un corps étranger plaqué sur la réalité nationale. Un fait nouveau -à méditer- le «savoir technique» n'entre nullement en ligne de compte dans la détermination des compétences. Les Français semblent accorder plus de prix à des hommes d'Etat à leur image : «compétents dans leur profession d'origine ou dévoués au bien commun» qu'à cette nouvelle cléricature technocratique pour qui la «gestion» doit se substituer au gouvernement des hommes.

Cette radicalité de la défiance de l'opinion à l'égard de la technocratie s'accompagne d'une méfiance non moins grande envers les partis et les hommes de partis. Ainsi l'Etat giscardien inspire cette réponse à 84% des personnes interrogées : «trop de confusion actuellement entre le service de l'Etat et les intérêts privés», et à 70% «les partis politiques ont trop d'influence dans l'administration». Cette méfiance certes ne date pas d'aujourd'hui. On pourrait croire en effet que la multiplication des «affaires» porte momentanément une ombre sur

l'image de marque des hommes publics. Au contraire les Français ont plutôt tendance à les considérer comme inhérentes à la charge voire comme épiphénoménales. En fait, même si elle est la proie d'une certaine résignation, l'opinion reste critique et lucide quant à la nature essentiellement nuisible des professionnels de la politique. Quitte à faire s'arracher les cheveux aux politologues, les partis ne jouent pas pour les citoyens leurs rôles prétendus de passerelles entre le «pays réel» et l'Etat.



«vos voix m'intéressent !»

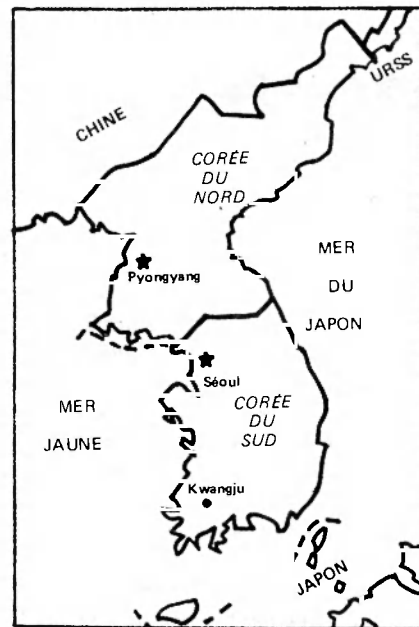
Autre accroc, et de taille, le scepticisme quant à l'avenir de la démocratie. Les Français se sentent non seulement mal représentés mais leur crainte augmente de voir l'effritement de leurs pouvoirs s'accroître. Au point qu'un tiers d'entre eux pense «que voter n'est pas important car tout est réglé avant» (et ceci est particulièrement ressenti chez les moins de 24 ans).

Il est important de noter enfin cette contradiction apparente dans les réactions : d'une part le sentiment que «si les collectivités locales disposaient de plus d'autonomie, les choses iraient en s'améliorant» et d'autre part que même si l'Etat «donnait des moyens aux régions», il demeurerait le responsable principal. Or aujourd'hui à quoi assistons nous ? A la poursuite d'une politique de centralisme et à l'irresponsabilité générale à l'intérieur du système étatique. Comme quoi dans «l'inconscient» collectif, pouvoir populaire réel et état arbitral vont de pair. N'est-ce pas ce vers quoi tend notre projet politique ?

F.M.

CHEMINS DU MONDE

la fin du printemps de séoul



L'histoire se répéterait-elle en Corée du Sud ? Pour la deuxième fois en vingt ans un général y succède à un général, après sept mois d'interrègne, pendant lesquels la Corée du Nord n'a pas osé, devant les mises en garde américaines, intervenir militairement pour réunifier le pays à son profit.

Les troubles qui ont récemment secoué la Corée du Sud ont pour origine la prise du pouvoir par le Général Chon Too Hwan, mettant ainsi fin aux espoirs de démocratisation qu'avait fait naître l'assassinat du Général et Président Park Chung Hee. Ce dernier, maître du pays depuis dix huit ans, s'était imposé parmi les officiers qui avaient pris le pouvoir plusieurs mois après la chute de la dictature de Syngman Rhee.

Le Président Park, avec la bénédiction des Américains, a établi un pouvoir autoritaire dont les mots d'ordre étaient : production, exportation et anticommunisme. Il a gouverné avec l'armée comme pilier du régime et une constante opposition de la part des églises, du Parti démocrate -dont le très populaire chef, Kim Dae Jung, a fait vaciller le pouvoir du Président lors de quelques élections.

Malgré cela il a conduit son pays au niveau d'industrialisation du Japon d'il y a dix ans, mais en laissant une totale liberté d'action aux multinationales -surtout américaines et japonaises- et en permettant une dure exploitation de la main d'œuvre urbanisée. Park Chung Hee a favorisé une forte alphabétisation qui a permis l'apparition d'un grand nombre d'étudiants qui sont devenus le fer de lance de la contestation. A la suite

de consultations populaires défavorables en décembre 1978, le Président Park réprime à nouveau toute opposition malgré les pressions de Carter, et, à la surprise générale, il est assassiné le 26 octobre dernier. Alors le Président Choi Kyu Hah tente une timide démocratisation, mais les militaires interviennent pour reprendre le contrôle du gouvernement.

Les réactions hostiles se traduisent par la rébellion de La Cholla, la province du Sud-Ouest et de sa capitale Kwangju. Le reste du pays ne suivant pas, l'armée peut maîtriser sans trop de peine la révolte. Le général Chon Too Hwan renforce ainsi son autorité et exerce le pouvoir de fait, face au Président légitime Choi Hyu Hah.

Il est étonnant de constater qu'à aucun moment l'opposition, puis la rébellion n'a suscité d'anti-américanisme, alors que les Etats-Unis n'ont pas pu empêcher l'ascension du général Chon depuis qu'il a pris le contrôle de l'armée en décembre dernier. Cependant les pressions américaines et la récession économique qui s'amorce amèneront le nouvel homme fort à permettre aux opposants de s'exprimer légalement voire de laisser gouverner les civils... sous son contrôle.

Philippe LABARRIERE

vive le québec quand-même

Salut au Québec libre ! Salut au Québec qui aurait pu être libre ... Ne dites pas qu'il n'a pas voulu l'être, il ne l'a peut-être pas osé. Les Français seraient mal venus de le lui reprocher. Eux aussi, dans leur majorité, particulièrement les plus jeunes et les plus actifs d'entre eux, ont souhaité un changement et attendu ce qu'ils croyaient être une libération. Et tous ceux qui l'avaient espérée se rappellent qu'elle fut leur déception en 1978.

Pourquoi cette comparaison ? Pour une grande partie de notre peuple, les élections législatives de mars 78 étaient -comme le référendum sur la souveraineté-association pour les Québécois- la seule occasion qui lui était offerte depuis longtemps d'imaginer un avenir qui -pensait-elle- serait le sien. Dans les deux cas, la peur de l'aventure a joué : on a dit que les horizons nouveaux n'étaient que des mirages, on a affirmé que l'attribution de la liberté n'était qu'un vertige dangereux. La crainte de voir le Québec, détaché du continent Nord-Américain, errer seul, comme un bateau ivre, au milieu de l'Atlantique et des écueils de la vie internationale, a finalement été déterminante (Ne riez pas de cette image rimbaldienne : tels ont été les arguments des opposants au «oui»).

Il y avait pourtant longtemps que le langage du Parti Québécois s'était débarrassé de tout ce qui pouvait effaroucher les indécis. Les éléments les plus avancés du PQ évitaient même le mot trop brutal d'Indépendance pour celui plus équivoque de «souveraineté-politique-association-avec-le-Canada» ! Rien n'y a fait : une petite majorité de francophones a voté NON. Vote négatif, à tous les sens du terme, des personnes âgées sentimentalement attachées à l'idée fédéraliste, des plus pauvres qui craignaient les éventuelles difficultés économiques d'un Québec indépendant, des plus riches dont les intérêts ne sont pas ceux de leur pays. Et les autres, indécis à l'origine, dont les hésitations ont été balayées quand Trudeau, le premier ministre fédéral, a jeté

leur pays pour le Québec, mais pour le Canada, pays anglophone et appendice des Etats-Unis.

Au moins pourrait-on penser, malgré le résultat, que le référendum a permis aux Français de mieux appréhender les réalités québécoises. On peut en douter quand on a entendu les réactions des téléspectateurs à l'émission « Les dossiers de l'écran » qu'Antenne 2 consacrait à la question. On doit saluer en revanche la prise de position du comte de Paris et aussi celle de Michel Rocard tant il est vrai que, si l'émancipation du Québec ne peut être que l'œuvre des Québécois eux-mêmes, ils auront besoin pour cela d'un vaste soutien à l'étranger et particulièrement en France. C'est ce qu'ont compris, à l'intérieur du Parti Socialiste, le CERES, et avec un peu de retard, le R.P.R.. Quant à L.U.D.F., on sait le peu d'intérêt qu'elle accordait à cet événement. D'ailleurs le premier ministre Barre, en voyage au Canada,

Elliott Trudeau a bien promis que les rapports entre la Belle Province et Ottawa seraient reconsidérés, mais la vague de cette promesse ne permet pas d'attendre rien de précis pour le moment. En outre, du sort du Québec dépend en fait l'existence même des ethnies françaises en Amérique du Nord. En particulier, l'échec du Parti Québécois va probablement gêner le développement du Parti Acadien qui poursuivait des buts semblables dans le Nouveau-Brunswick voisin. Au Québec même, la situation ne paraît pas devoir changer brutalement à court terme. La popularité de René Lévesque est très grande et près de 80% de la population sont satisfaits de son gouvernement. C'est plutôt au sein de son parti que des problèmes risquent de se poser. Cet échec peut démoraliser une partie de ses militants et en radicaliser une autre. Les différentes sensibilités existant alors au PQ se révéleraient incapables de coexister; enfin n'oublions pas un éventuel réveil du terrorisme (le Front de Libération du Québec ayant été mis en sommeil par la montée du Parti Québécois).

LE COMBAT CONTINUE

Quoi qu'il en soit, il aura été démontré, une fois de plus, la difficulté de faire aboutir un processus de libération nationale quand les colonisés appartiennent à la fraction développée et privilégiée de la planète. Ainsi la victoire des «Non» s'explique par une prise de conscience encore incomplète par les Québécois des mécanismes de cette colonisation. Elle n'est donc pas définitive. «*Le jour du référendum, six millions de Québécois, piqués d'une goutte de fierté que n'ont jamais connue nos aïeux, solennellement, aux yeux du monde entier, décideront de se donner le Québec comme pays et d'y être maître chez eux. Le premier à nous féliciter, peut-être avant la France, ce sera ce voisin anglais qui viendra nous porter ses respects, car on respecte un homme debout.*» disait Félix Leclerc. Qu'il sache d'abord que le fair-play britannique n'est plus ce qu'il était. Ensuite, qu'il ne soit pas trop triste : on respecte aussi un homme qui lutte. Et le combat du Québec libre continue ...

René ADRIERS



gens du pays.
ce n'est pas encore votre tour ...

dans la balance son poids politique et son prestige. Sans compter la campagne publicitaire de l'association «Pro-Canada» lancée grâce aux millions de dollars débloqués par le patronat américain (ou canadien, de toute façon c'est le même). Sans compter l'action de l'administration fédérale qui a envoyé, en même temps que leur feuille d'impôts, une brochure indiquant le «bon choix» à tous les électeurs québécois.

Et n'oublions pas le handicap que constituaient, dès le départ, les 20% de Québécois non francophones. Si le vote des «Anglais» est évident, celui des émigrants récents ne l'est pas moins, les Italiens, les Grecs et les Asiatiques établis à Montréal n'ont pas quitté

après des discours stupides où il était question des «Français du Québec», avait parfaitement exprimé l'opinion de notre actuel gouvernement : «Non-ingérence, non-indifférence». La politique du Juste Milieu, quoi ! Comment ne pas se rappeler un chef de l'Etat français qui, lui, en 1967, avait senti que notre position ne pouvait pas être équivoque ou même simplement confuse quand il s'agit de l'avenir d'un peuple frère.

SOMBRE AVENIR

Cet avenir semble actuellement bien sombre pour ceux qui avaient rêvé à un Québec souverain. Pierre

● **Arnaud Fabre** : Dans l'entretien avec Michel Winock qui termine votre ouvrage vous parlez de la «Nouvelle A.F.» -devenue N.A.R. je vous le rappelle- «soixantehuitarde»...

● **Philippe Ariès** : Ce n'est pas une critique dans ma bouche.

● **Arnaud Fabre** : Je sais ! Car l'on sent bien que votre attachement à la monarchie est la fois libertaire et traditionaliste. A cet égard l'épithète soixantehuitarde ne vous gêne pas car nous avons appris de Maurras qu'il y a des «anarchies nécessaires». Cependant je ne vous suivrai pas totalement dans votre reprise des analyses de Foucault critiquant le «Surveiller et Punir» instauré au XVIIe siècle, ce «pouvoir doux» qui peu à peu meuble les interstices entre groupes sociaux et serait à la racine du totalitarisme moderne. La thèse Foucauldienne, fort juste en ce qui concerne l'époque contemporaine, me semble anachronique à propos du Grand Siècle : par exemple le brigandage anarchique décrit par Arlette Lebigre dans ses «Grands Jours d'Auvergne».

● **Philippe Ariès** : Cette thèse n'inclut pas seulement les idées de Foucault mais se rapporte également à toute une historiographie méridionale et en particulier aux analyses d'Yves Castan dans sa thèse consacrée à «L'honnêteté en Languedoc au XVIIIe siècle» ainsi qu'à ses études sur la sorcellerie et à celle de sa femme Nicole



sur la délinquance (1). Ils montrent que l'homme de ces époques avait autour de lui un certain espace qui n'était pas entièrement contrôlé par la société et dans lequel, compte tenu des résistances de cette dernière mais aussi de ses moyens, il pouvait se tailler un domaine. Dans cette conception, la justice du Roi n'intervenait que quand les moyens d'arbitrage de la communauté étaient épuisés. Les Castan montrent justement où se

un débat avec philippe ariès

société, technique et politique

Le remarquable ouvrage de Philippe Ariès ouvre de multiples horizons, indique des pistes, converge avec des réflexions qui sont aussi les nôtres. Quelques points de désaccord subsistent cependant. C'est de ces points qu'Arnaud Fabre a choisi de débattre avec l'auteur.

situait ce seuil. Je ne tiens pas à défendre les institutions d'Ancien Régime puisque nous n'y vivons pas. Mais enfin, il y a eu un resserrement aux XIXe et XXe siècles. A l'émancipation dans le domaine étatique et politique vis à vis des contraintes devenues intolérables mais ultra-voyantes a correspondu dans le domaine social l'accumulation de contraintes surnoises.

Voyez la prison du XIXe siècle: sans doute plus libérale que les galères ou la prison d'aujourd'hui, elle n'en comportait pas moins des possibilités d'enfermement intolérables qui sont en train de se développer sous nos yeux. Certes on a observé dans cette société les délires collectifs de la chasse aux sorcières. C'est justement dans des cas comme ceux-là que les magistrats des Cours souveraines sont intervenus pour pallier les excès populaires au nom d'une justice plus sereine.

Lorsque Colbert est venu pour lutter contre les abus en la matière les jeux étaient déjà faits sur le terrain. La trop facile thèse de «l'histoire capétienne» pour parler comme Grousset opposant le Roi allié à son peuple et les féodaux rétrogrades dont il le libérait ne tient pas debout. Ni du point de vue du Roi ni de celui du peuple ni de celui de la noblesse. Je la récuse même si elle est favorable à la Maison de France que j'aime beaucoup.

● **Arnaud Fabre** : Certes. Mais vous-même dans votre livre vous parlez de votre mémoire de Diplôme d'Etudes Supérieures consa-

cré à une compagnie d'«officiers» mi-judiciaire mi-policière. Etudiant, vous vous extasiez devant ces libertés mais vous reconnaissez aujourd'hui que si ce genre de compagnies s'était développé on aurait abouti à une prolifération anarchique et cancéreuse.

● **Philippe Ariès** : En effet. Mais j'ai cessé de donner des bons points en juge de l'Histoire com-



me je le faisais au temps de mon D.E.S. et comme le faisaient certains professeurs... qui notaient par exemple les généraux de Napoléon ! Je me suis détaché de cette histoire apologétique et analogique. Par ailleurs mon D.E.S. était un peu sommaire et ne tenait pas compte des différentes relations de dépendance liant les communautés les unes aux autres.

● **Arnaud Fabre** : Vous avez évoqué dans votre ouvrage les espoirs que vous avez nourris comme tant d'autres dans les virtualités décentralisatrices et libératrices des plus récentes révolutions technologiques, l'électricité par exemple permettant la déconcentration alors

que le charbon fixait l'industrie sur les bassins miniers. Or vous dites maintenant que ces espoirs non seulement n'ont pas été réalisés mais étaient vains. Ne peut-on objecter que la technique est un multiplicateur ? La télématique peut par exemple, après informatisation des Archives Nationales, éviter demain à vos successeurs de déguster la poussière des testaments parisiens et leur permettre de travailler à domicile. Elle peut aussi favoriser la centralisation de tous les renseignements sur la vie privée dans le cadre d'un quelconque projet Safari et faire devenir réalité le cauchemar pressenti par Georges Orwell dans «1984».

● **Philippe Ariès** : Le XXe siècle s'est caractérisé principalement par le développement des techniques d'organisation. Ces techniques, en principe innocentes donnent en fait un pouvoir trop grand dont on abuse immédiatement et sont de surcroît déracinantes. La télématique vous permet en théorie de tout avoir chez soi sans avoir à sortir -vie par parenthèse atroce !- mais la réalité ce sont les concentrations de la banlieue parisienne ou bien pire encore des suburbs américaines bien plus inhumaines que les concentrations charbonnières car plus lâches et plus pauvres en contacts humains.

● **Arnaud Fabre** : Mais n'est-ce pas au politique justement de les maîtriser ? Défier la technique comme le faisaient voici douze ou quatorze ans Armand et Drancourt dans «Plaidoyer pour l'Avenir» où ils disaient en substance que «Technique + culture = bonheur» est grotesque. Faut-il pour autant refuser la technique comme Illich ? Ne peut-on la mettre au service de l'homme tout en sachant qu'elle ne résoudra jamais son mystère, ne dira jamais le sens

de la vie et de la mort ?

Après tout on peut faire interdire par la loi l'interconnection entre plusieurs fichiers informatisés et concernant la vie privée.

● **Philippe Ariès** : Je ne crois pas à vrai dire à l'efficacité d'une réflexion sur la manière d'organiser les techniques de façon à ce qu'elles soient utiles et non nocives. Il est bon qu'il y ait des gens pour le faire. Mais ils n'iront pas très loin. Ils seront démolis. Le seul mouvement libérateur possible viendrait d'un changement profond de la société mais non des contraintes que l'on mettra sur cette société même au nom de très bonnes idées. Cette société est très malade - bien plus que l'Etat - malade de toutes les techniques qu'elle a secrétées.



Qu'advient-il d'elle ? Réagit-elle ? C'est fort possible car l'Occident garde un réel ressort. Mais dans quel sens ? Difficile à dire.

● **Arnaud Fabre** : Cela nous amène à parler du rôle et des possibilités de la monarchie. Vous pensez et nous sommes d'accord que les changements viendront surtout des soubassements de la société. Un modèle imposé autoritairement par en haut est au mieux une douce utopie, au pire une folie sanguinaire comme l'ont été les révolutions culturelles chinoise et surtout cambodgienne. Ceci dit, je vous trouve bien pessimiste quant au rôle du politique. Ainsi

le refus de l'enfant découle certes d'une attitude fondamentale devant la vie. Mais on peut l'atténuer en augmentant les prestations familiales, diminuant la durée du travail de la femme, freinant la spéculation urbaine.

● **Philippe Ariès** : Il est certain que l'on peut agir pour ajouter aux ménages français les 0,75 ou 1 enfant qui enrayerait la crise démographique. Mais cela ne m'intéresse pas fondamentalement. Si j'étais ministre je gérerais et essaierais de faire au mieux. Mais cela n'a guère d'intérêt pour l'observateur social. Lorsque quel-

qu'un évite un obstacle en conduisant une voiture cela ne change guère l'itinéraire.

● **Arnaud Fabre** : Oui, mais cela peut éviter de se tuer ...

● **Philippe Ariès** : Bien sûr. Je ne condamne pas ceux qui font cela. Mais je suis issu des milieux d'A.F., ultrapolitisés, où tout avait une signification politique. Maintenant j'en suis venu à considérer que tout ce qui est politique est secondaire.

● **Arnaud Fabre** : Vous parliez de la Maison de France. Mais vous souhaitez ne la voir revenir que si elle joue un rôle à peu près purement symbolique à l'image des monarchies nordiques.

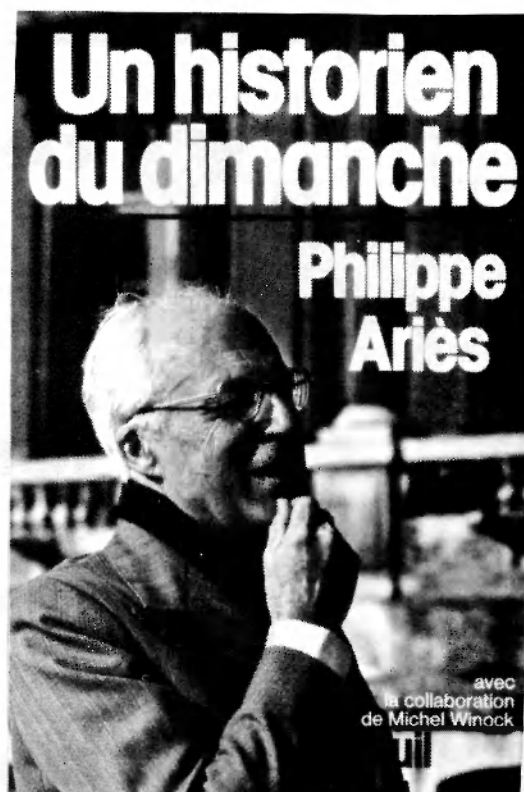
● **Philippe Ariès** : Oui car l'usure du pouvoir est telle dans les sociétés contemporaines que la dynastie serait évincée au bout de quelques années ou de quelques décennies. Regardez comme l'usure du pouvoir est venue à bout de de Gaulle, cette force de la nature.

● **Arnaud Fabre** : Je peux vous dire que le comte de Paris a beaucoup réfléchi à cette question. Il songe actuellement à une série de médiations et de relais, la Monarchie faisant appel en cas de situation bloquée d'une instance à une autre. Autrement dit, elle aurait plusieurs commandes sur son tableau de bord mais n'interviendrait directement qu'en cas de crise très grave et exceptionnelle.

● **Philippe Ariès** : Certes. Mais le sentiment royaliste est à son point le plus bas. La coexistence entre le Prince et le peuple sans être tout à fait rompue est affaiblie par la crise des transmissions entre générations dont la crise de la morale est le signe le plus évident. Actuellement le sentiment royaliste n'existe plus qu'à l'état de nostalgie du passé.

● **Arnaud Fabre** : Oui. Mais saviez-vous comment en Espagne, l'homme de la rue après un siècle d'agonie de la monarchie bourbonienne et trente-cinq ans de franquisme appelait Juan-Carlos, à la veille de la mort du Caudillo ? « Le suppositoire de Franco » et « Juan Carlos le bref » ! On sait ce qu'il en est advenu. La monarchie se prouve en marchant et non par une subtile dialectique fût-elle maurassienne !

● **Philippe Ariès** : La société espagnole - tout comme d'ailleurs la société italienne - reste encore forte contrairement aux sociétés française et allemande qui se sont effondrées depuis quarante ans. De toute manière ce qui m'intéresse ce sont uniquement les problèmes de société. Le reste, je le laisse aux gestionnaires.



Il est toujours fâcheux d'être absent au conseil de rédaction lorsqu'on est rédacteur en chef du « canard ». Mes petits copains se sont vengés en me collant d'office une note de lecture et la « centrale » : un débat avec Philippe Ariès à propos de son livre « Historien du Dimanche ». Je l'ai acheté d'une humeur massacrante et ai commencé à le lire dans le même état d'esprit... qui n'a pas duré plus de cinq pages. Ce petit livre est prodigieux. D'abord Ariès est un merveilleux conteur. On hurle de rire en le voyant raconter la façon dont il a inondé le confessionnal lors de sa première communion, ou les canulars de cet éternel potache de Pierre Boutang. On est ému quasiment jusqu'aux larmes lorsqu'on l'entend rappeler les divisions qui ont écartelé, comme tant d'autres, sa famille à cause du débat politique et de la seconde guerre mondiale. Ainsi son oncle passé à la démocratie chrétienne - horreur dans une famille d'A.F. - mourut au front en 1916 en disant de ne pas prévenir ses parents mais son directeur spirituel. Et son frère, officier qui ne s'engagea pas dans la Résistance pour ne pas diviser les Français, se vit traiter de lâche et rejeter par les libérateurs de 1944. Il parvint tout de même à entrer dans l'armée de de Lattre... et tint à se faire tuer sans nécessité en prenant un village allemand, à quelques jours de la capitulation

du Reich, pour montrer que ses insulteurs avaient menti.

Comme on comprend que ces querelles rances aient fini par dégouter Philippe Ariès de la politique. Dommage en un sens, mais excellent par ailleurs : sorti des cadres étroits de l'A.F., douché définitivement par le drame algérien, il est devenu un merveilleux observateur de l'évolution des sociétés. Mais pas en esthète fuyant son temps. Avant tout

parce qu'il a cherché dans la longue durée, dans l'évolution multi-séculaire, le secret des interrogations et des angoisses de ce présent qui isole la famille et occulte la mort.

C'est ainsi que cet importateur de bananes, même pas agrégé, a entrepris et réalisé - aidé par son épouse qui m'a tout l'air d'être sa moitié au sens de la multiplication par deux - une œuvre d'une richesse exceptionnelle devant laquelle ont fini par s'incliner même les mandarins de la Sorbonne. Grand bouquin. Et grand bonhomme !

A.F.

Philippe Ariès - **Historien du Dimanche** - Ed. du Seuil. Prix franco 57 F.

Dans la collection « Points » au Seuil : **Histoire des Populations Françaises** (26 F franco), **L'Enfant et la Vie Familiale sous l'Ancien Régime** (23 F franco), **Essai sur l'Histoire de la Mort en Occident** (18 F franco).



**testez-
vous
les uns
les
autres...**

Voici un romancier qui n'a pas peur de ses opinions. Au lieu d'indiquer que toute ressemblance avec la réalité serait fortuite, il met en scène des personnages bien vivants : Alain de Benoist, Louis Pauwels, Michel Marmin, Debray-Ritzen ...

En scène, c'est le cas de le dire, puisque Jean-Paul Fargier imagine que les étranges disciples de Gramsci, non contents de leur situation au Figaro-magazine, décident de partir à la conquête de la société du spectacle. Un spectacle qui vaut la peine d'être vu : Alain de Benoist se lance dans la chanson, avec des couplets ravageurs :

«Grand, blond et les yeux bleus, un soleil dans la main,
»Le Viking est toujours vert

»Il enseigne aux passions la mutation runique».

Le chef de la Nouvelle Droite est aidé par Giorgio, un musicien de génie, nordico-alpin caractérisé, né d'un père nordico-dinarique avec prédominance nordique et d'une mère nordico-alpine, mais il est malheureusement affligé du gène méditerranéen hérité de son arrière grand-mère.

Il y a aussi l'élection de Miss Viking, à Bayreuth, un jour d'équinoxe. Léni Riefensthal et Arno Breker y président le jury, où l'on retrouve Pauwels, Michel Marmin, Jean Cau, Pierre Gripa-ri... Mais Wotan est de mauvaise humeur ce jour-là, et la fête finira mal.

Le dernier chapitre -le plus réussi à mon avis- nous conduit à «L'Etoile du Nord», la villa

d'Alain de Benoist, où le maître à penser de la Nouvelle Droite cultive dans une serre froide des fougères nordiques et des lichens du pôle. Nous y assisterons à la première d'un nouveau jeu télévisé inégalitaire : *Testez-vous les uns les autres*, arbitré par Debray-Ritzen et animé par Pauwels et Marmin. Un agrégé et un ajusteur sont en compétition. Elle réservera bien des surprises. Du côté du Figaro-Magazine, on criera à la caricature grossière et au procès d'intention. Pourtant, dans ce livre féroce et drôle, la réalité rejoint la fiction : le dossier publié en annexe par Jean-Paul Fargier raconte, pièces à l'appui, comment fut lancé le «produit de Benoist», ce qu'est le GRECE et quels sont ses liens avec les maîtres-penseurs du Figaro-Magazine, et fait apparaître, sous les écrits soigneusement banalisés de la Nouvelle Droite, l'apologie toute crue de la haine raciale et certains vieux thèmes de la propagande hitlérienne.

Ce roman pamphlet, qui montre le dérisoire, le grotesque et l'atroce de la Nouvelle Droite, est d'abord un livre courageux.

B. LA RICHARDAIS

Jean-Paul Fargier -Les bons à rien-
Ed. Les Presses d'aujourd'hui - Prix
franco 49 F.

"la cuisine d'emmaüs"

«La Cuisine d'Emmaüs» du père Bonnet commence comme un canular par toute une série de recettes de cuisine. Il s'agit en fait de démontrer à la suite de Péguy que «le spirituel est lui-même charnel». Démonstration magistrale.

Le père Bonnet s'en prend durement à ceux qui sous couleur de purifier le christianisme le dessèchent et le désintègrent par intellectualisme. Quelqu'un parlait avec mépris récemment de la «religion populaire» que la visite du Pape a réveillée, Bonnet lui répond par avance en citant tous les noms de lieux de sa Lorraine natale qui ont incarné le christianisme dans les villages. Il rappelle, non sans bon sens, que la coutume tant raillée par les vicaires en blue-jeans consistant à mettre au moment des vendanges une grappe de raisin dans les mains de la statue de la Vierge, est aussi une humble prière.

Il insiste en outre sur le fait que le Christ a choisi des hommes simples et frustes pour faire démarrer l'évangélisation, que la foi n'est pas une gnose, et que, si les théologiens ont fourni quelques exemples de génie combiné à la sainteté (Saint Augustin, Saint Thomas), ils ont aussi comporté et comportent nombre de cuis- tres matinés d'hérésiarques.

Caustique et ironique sur ces questions, Bonnet devient franchement émouvant lorsqu'il parle de l'Incarnation et de l'esprit d'enfance -cher à Bernanos- ce chemin obligatoire de la sainteté. Il souligne que le catholicisme a fait de Noël qui célèbre le mystère de l'Enfant-Dieu la seconde de ses grandes fêtes. Il n'oublie

pas non plus que Noël fut suivi peu de temps après du massacre des Innocents que notre époque a industrialisé en le rebaptisant (si l'on ose dire) «interruption volontaire de grossesse». Dans la foulée, il ajoute que son couvent n'a jamais éprouvé la nécessité d'inviter Giscard à dîner, mais que celui-ci peut avoir accès à la bibliothèque : il pourra y lire avec profit des ouvrages de Sauvy sur le malthusianisme démographique facteur de chômage -n'est-ce pas les enseignants de la FEN ?- et de

décadence. Ce prêtre, qui est le contraire d'un démagogue, n'en est pas pour autant un janséniste rance. Il a ce mot d'une pitié et d'une piété toute franciscaine (bien que dominicain) : «J'espère tellement dans la miséricorde de Dieu que j'ai la certitude que les plus croyants lors de leur entrée dans le Royaume, trouveront bien le moyen d'emmener avec eux les moins croyants. Nous avons vécu côte à côte. Nous avons peiné côte à côte. Nous serons enterrés côte à côte. Que le Seigneur nous accueille tous dans son Royaume». Voilà qui a évidemment une autre allure que le sermon dominical de l'évêque moyen français cuvée Paul VI.

A. F.

Serge Bonnet -La Cuisine d'Emmaüs. Ed. Cerf. Prix franco 42 F.

demande de documentation

Si ce numéro vous a intéressé, si vous désirez avoir plus de renseignements sur nos idées, nos activités, les livres et brochures que nous avons publiés, remplissez le bulletin ci-dessous sans engagement de votre part.

Nom : Prénom :

Année de naissance : Profession :

Adresse :

.....

.....

désire recevoir, sans engagement de ma part une documentation sur le mouvement royaliste.

Bulletin à retourner :

ROYALISTE, 17, rue des Petits-Champs, 75001 PARIS

Un aveu : les dissidents me donnent mauvaise conscience. Cela fait plus de dix ans que je me moque des braves gens qui annoncent comme imminente l'arrivée des chars soviétiques sur le Rhin. Or ces dissidents que j'admire, qui ont souffert dans leur cœur et dans leur chair du régime de Moscou me font la même prophétie. Là je n'ai plus du tout le cœur à rire. Ces gens sont tout, sauf des imbéciles. Certes, techniquement, je ne puis donner crédit à leur propos. A moins d'attendre l'apocalypse comme Léon Bloy, ce qui est toujours possible. Mais là où je suis remué, angoissé c'est lorsqu'ils évoquent le génocide perpétré en Afghanistan. Dès ce moment la voix de Bernanos rugit en moi et me fait honte de mes complaisances munichoises. Et Soljenitsyne tant admiré continue : *« Jamais le communisme ne changera de nature, jamais il ne cessera de confronter l'humanité à une menace mortelle. Il est comme une infection dans l'organisme du monde : aussi profond que celle-ci se cache, la maladie frappera inéluctablement. Et point ne sert de se raccrocher à l'illusion qu'il existerait des pays immunisés contre le communisme : n'importe lequel des pays aujourd'hui libres peut se voir réduit à la perte de conscience et à l'entière soumission. »* Inutile de faire le faraud devant un tel homme, de se prétendre mieux informé que lui.

Pourtant, des objections à son propos, j'en ai bien quelques unes. L'offensive menée en Afghanistan ne se rapporte-t-elle pas autant à la politique traditionnelle russe qu'au communisme ? Des amis bien informés m'ont toujours mis en garde contre le fait qu'en situation limite le vieux patriotisme russe appuierait le régime soviétique dès lors que les intérêts vitaux de la nation seraient en danger. Les exhibitions militaires sur la place rouge font vibrer le peuple entier, même le plus hostile. Il n'est pas jusqu'au langage des dirigeants qui ne soit fondé sur l'alliance de l'idéologie et de mots plongeant très loin dans la conscience et le passé de la Sainte Russie.

Contre cette interprétation, Soljenitsyne s'insurge. Il montre quelle calamité fut pour le peuple et la nation l'entreprise bolchevique. Au passage, il s'en prend vigoureusement aux historiens qui tentent d'assimiler le totalitarisme contemporain à la vieille tradition despotique. *« Le mot « Russie » ne peut être employé, aujourd'hui que pour désigner un peuple asservi et privé dans sa totalité de la possibilité d'agir, une culture, une religion, une conscience nationale réprimées; ou alors son avenir, le jour où il sera libéré du communisme. »* C'est pourquoi, le meilleur allié des peuples « libres » lui paraît être le patriotisme des pays captifs. Et de faire allusion à la Pologne de Karol Wojtyła.

Cette hypothèse était vraisemblablement celle de de Gaulle lorsqu'il allait visiter l'Union soviétique et les pays satellites. Elle devrait sérieusement être reprise en compte aujourd'hui pour éclaircir la fameuse question du « neutralisme » (qui est un faux problème) et surtout pour inspirer une politique dynamique d'appels continus à l'émancipation nationale.

Quoi qu'il en soit, la politique de refus des blocs passe-t-elle par notre silence ou du moins



par
gérard
leclerc

la lumière des dissidents

notre extrême prudence sur la question afghane ? Sûrement pas. D'autant plus que nous avons pour alliés la totalité des pays qui refusent la double hégémonie. Pourtant cette politique est mal comprise de nos dissidents qui attendraient une alliance inconditionnelle des pays occidentaux autour des Etats-Unis. Il est très difficile de comprendre pour eux comment la politique mondiale est commandée par les règles du jeu que se livrent les deux grands, relève des subtilités byzantines. Lorsque la liberté est attaquée, il faut aller au canon ! Certes. Mais si les Etats-Unis sont le partenaire de cette partie où se joue la liberté des peuples ! Les appuyer reviendrait à exacerber le jeu.

Le peuple afghan n'a pas besoin d'un tuteur pour remplacer son despote. La politique américaine en Iran a suffisamment démontré son caractère néfaste. Ce serait provoquer d'autres catastrophes en chaîne que d'appuyer une croisade dont une superpuissance prendrait la tête. Cette politique n'implique nulle complaisance à l'égard de Moscou encore moins des manœuvres désastreuses pour mimer l'indépendance. Nos amis dissidents sont-ils capables de le comprendre ?

UN NOUVEAU MONDE ?

Mais les dissidents ne font pas que dénoncer. Ils annoncent. C'est ce que montre en un fort beau livre Corinne Marion : *« Une fois les fausses libertés dénoncées les sécurités trompeuses arrachées, les dogmatismes éventrés, le miracle est qu'au lieu du néant attendue surgisse une terre de dissidence, ferme sous les pieds, que découvrent les Christophe Colomb explorateurs des Archipels rouges, bruns ou jaunes. Il ne s'agit pas d'un lieu géographique qu'il suffirait de gagner à pied, à cheval ou en voiture, mais de mode d'être qui fait exister autre chose, en dehors des catégories imposées par nos sociétés et contre-sociétés. La terre de dissidence est d'abord un espace intérieur de liberté qui, seul, rend possible aussi bien la création artistique que la résistance morale ou la vie spirituelle. »* Les preuves sont éclatantes. Chacun sait que ce qui s'est écrit de plus fort, de plus nouveau et de plus nécessaire est venu de l'Est ces dernières années. Simplement parce que la liberté est née de la douleur extrême, de cette absence qui

surgit du néant constaté des idéologies et que l'absolu revient dans la fragilité des choses.

Olivier Clément avait déjà montré que de la dissociation d'un monde renaissent les notions les plus claires, les plus évidentes mais qui avaient été occultées par le mensonge universel d'un système qui en faisait son principal instrument de gouvernement. Soljenitsyne *« Mais qu'est-ce que le mensonge ? Qui pourrait dire où finit la vérité et où commence le mensonge ? Dans chaque situation dialectique historico-concrète, etc. — C'est comme ça que se défilent depuis un demi-siècle tous nos menteurs. »* De là cet obscurcissement du bien ou du mal : *« Longtemps j'ai pris pour bien ce qui causait ma perte, et sans cesse j'allais à l'encontre de ce qui était réellement utile... Enivré par les succès de jeunesse, me sentant infailible, je fus souvent cruel. Abusant du pouvoir j'ai tué et violé. Dans mes pires actions, armé des meilleurs arguments, j'étais persuadé de bien agir. »*

Ce retour à l'éthique est fondamental. La cause contemporaine des droits de l'homme n'aurait aucun impact sérieux sans redécouverte de l'exigence morale. Il ne s'agit pas de promouvoir cette liberté illimitée dont parle Dostoïevski et qui aboutit au despotisme illimité. Corinne Marion écrit : *« Les droits de l'homme concentrent en eux tous les problèmes que l'éthique pose au politique. Si l'on reconnaît à l'homme des droits et que l'on se bat pour les défendre, cela vient de l'ordre éthique. Exiger d'un gouvernement qu'il les respecte c'est entrer dans l'ordre politique. Il est normal que l'homme soit le nœud qui relie ces deux ordres, l'enjeu du débat. C'est pourquoi on ne peut bâtir de politique, envisager de changements de société sans une conception éthique de l'homme. »*

Etonnant comme tout cela se trouve en harmonie avec le message que Jean-Paul II n'a cessé de développer lors de son voyage en France. Ce ne l'est guère, si l'on voit que dans sa Pologne il a vécu ce qu'ont vécu les dissidents. Ceci explique toutes les connivences, et l'extraordinaire impact de discours qui atteignent les gens d'aujourd'hui là où ils peuvent être le plus touchés. Mais cela exige effectivement l'abandon des références idéologiques, de problématiques anciennes inaptées à décrire la situation présente de l'homme dans l'existence morale et politique. Soljenitsyne l'orthodoxe n'a pas craint d'affirmer que l'élection de Karol Wojtyła au siège de Rome était un don du Ciel.

Certes il est sur notre pauvre planète beaucoup de causes de tristesse. Il y a au moins cette lumière d'aube qui rend sa chance à la liberté et à l'aventure pour les hommes futurs.

Gérard LECLERC

Soljenitsyne - *L'Erreur de l'Occident* - Ed. Grasset.

Corinne Marion - *Qui a peur de Soljenitsyne ?* - Ed. Fayard.

P.S. Un surcroît de travail m'a empêché de rendre compte avec la précision qui convient du livre posthume de Maurice Clavel *« Critique de Kant »* (Flammarion, prix franco 115 F). Ce n'est pas une raison pour ne pas le recommander vivement à nos lecteurs.

Ouregano

Il n'y a pas de monde de l'enfance. L'enfance n'est d'aucune façon un territoire, mais un temps, et ce temps doit être protégé. Plus tard, elle se divise, devenue l'objet de notre grande rêverie, et ce lieu en nous-mêmes, où parfois nous mettons le mal.

OUREGANO, (1) toujours nommé par des lettres majuscules, n'existe pas sur les cartes géographiques. Il est le village de l'enfance blessée, non comprise, mais reniée par ceux qui se croient adultes. Traitée par le mensonge, elle est déjà du monde de ceux qui mentent. A OUREGANO, dans une Afrique coloniale, les petites filles françaises vont en classe et s'y ennuiant, y souffrent parfois. La mère de Tiffany (huit ans) joue à la poupée avec sa fille. Ce livre est l'histoire de la révolte d'une poupée, mais d'une poupée inquiétante, presque fantastique, comme celles que représente Monique de Roux (2). Ce qui anime ce roman c'est la haine, ce qu'il suscite en nous c'est un certain dégoût. A mesure que progresse la lecture, nous avons aussi envie de nous révolter, de nous évader. Cette petite fille brisée, puis envoyée en France comme on envoie au bagne, est surtout une sorte d'adulte en miniature, ou d'enfant monstrueux.

Lou Andréas-Salomé, dont viennent de paraître en France quelques textes psychanalytiques (3), aurait trouvé intéressant ce roman riche en détails, décrivant les rapports difficiles et parfois horribles d'une mère et de sa fille. Mais en dépit du prix qu'il vient de recevoir, nous sommes loin de Valéry Larbaud.

L.-A. V.

(1) Paule Constant -Ouregano- Ed. Gallimard. Prix franco 49 F.

Le prix Valéry Larbaud vient d'être attribué à Paule Constant pour ce livre.

(2) Galerie Horizon, 21, rue de Bourgogne - jusqu'au 14 juin.

(3) L'amour du narcissisme. Gallimard - collection «Connaissance de l'Inconscient». Prix franco 54 F.

la leçon d'anatomie

Tortures et trahisons, baroud et drame des harkis. Avec son nouveau roman Vladimir Volkoff nous entraîne dans les derniers jours de l'Algérie française, où se mène la guerre secrète dans une forte odeur de pétrole.

Poursuivant sa tétralogie des «Humeurs de la Mer» Vladimir Volkoff nous donne son deuxième tome intitulé «La Leçon d'Anatomie». Si dans «Olduvaï» nous étions confrontés à deux thèmes essentiels, le racisme et les liens Père/ fils, la recherche de la paternité au sens mythologique, ici il s'agit de bien autre chose. A travers le drame algérien, lié à l'histoire de François Beaujeux, lequel n'est autre que Frank Blok, le metteur en scène d'«Olduvaï» pris à l'époque où il commandait un secteur en Algérie, nous sommes interpellés par le double thème du mal et de la recherche d'une forme artistique.

«La Leçon d'Anatomie» par une succession de flash-backs nous fait à la fois vivre le présent et le passé de François Beaujeux; là intervient aussi le thème du temps si cher à Vladimir Volkoff, ce temps rédempteur, qui s'égrène continuellement, insaisissable dans son éternité. Mettre en aliénation un passé, retourner sur ses propres traces pour essayer de le fixer définitivement, le graver à jamais, et faire qu'il ne s'échappe plus. C'est ce que va tenter Beaujeux ayant enfin trouvé la forme artistique qu'il cherchait, en l'occurrence un film.

«La Leçon d'Anatomie» est aussi le livre de la découverte, de la connaissance, de l'approche d'un pays, l'Algérie, et toujours dans cette recherche mythique du passé. Le cadavre, dit le protagoniste, c'était ce pays que nous avions aimé.

Volkoff nous entraîne dans une étude de la conscience en mettant en perpétuelle confrontation, et tout empreints d'ambiguïté dans leurs rapports, les deux personnages principaux que sont Beaujeux et Miloslovski. Nous assistons à des affrontements psychologiques, tout cela embrumé par des facteurs de timidité, pudeur et maladresse. Ils se jugent mutuellement, s'apportent, se contredisent, s'identifient, mais tout en laissant planer sur leur rencontre le conflit, l'opposition permanente. Ils philosophent à n'en plus finir



sur la fascination de la qualité guerrière, de la guerre à proprement parler, d'une façon très forte mais en même temps avec une immense dérision. Là intervient une vision de la vie où tout apparaît comme frappé de vanité, tout va tomber en désuétude; il y a là un certain regard sur le néant et donc sur l'incroyance, ce paradoxe du mal représenté par le domaine de l'obscur des ténèbres.

Le possédé apparaît chez Beaujeux.

Avec Vladimir Volkoff un voile se déchire sur une face du monde, l'inachevé de l'art recueille les fragments du temps.

On retrouve un peu, il faut quand même le dire, chez cet auteur les thèmes si magistralement développés par Dostoïevski. L'ombre de Dostoïevski plane sur les «Humeurs de la mer» avec la belle constance du vent du soir si cher aux romantiques russes.

Pierre-Guillaume DE ROUX

Vladimir Volkoff -La Leçon d'Anatomie- Ed. Julliard-L'Age d'Homme. Prix franco 67 F.

Autres ouvrages de Vladimir Volkoff disponibles à notre service librairie : Le Retournement (prix franco 57 F) et Olduvaï (premier volume de la tétralogie intitulée Les Humeurs de la Mer) (prix franco 67 F), également Les Mousquetaires de la République (court roman paru en 1964 à La Table Ronde) (prix franco 34 F).

14-15 juin : coucy

Notre grand rassemblement royaliste a lieu les 14 et 15 juin dans le château de Coucy, à Coucy-le-Château (à 17 km au Nord de Soissons -carte Michelin numéro 56 - pli 14). Un départ en car est prévu de Paris, le samedi à 14 h45 (il reste quelques places, téléphonez pour vous inscrire). Voici le programme résumé des festivités :

SAMEDI 14 JUIN : 17h-19h - accueil par les sections invitantes (Nord, Champagne) - 19h-21h, rencontres, pique-nique, ouverture du bar-buffet (payant). 21 h fête, musique. Feux de la St Jean. On pourra ensuite coucher sur place dans les vastes salles du château (mais il faudra apporter son lit de camp et son sac de couchage), ou en camping dans le parc, ou dans les hôtels de la région (il est indispensable de retenir par téléphone).

DIMANCHE 15 : 10 h -visite du château, libre ou guidée par François Sallé, forums de discussion politique - 12 h30 banquet (prix 25 F, 15 F pour les enfants de moins de 12 ans, boissons non comprises) - 14 h30 allocution des personnalités (Pierre Boutang, Philippe de Saint-Robert, Jacques Thibau, etc), toast, etc.

● AIX EN PROVENCE

Le jeudi 26 juin à 20 h30 conférence de Marcel Jullian sur le thème «Technique et médias : la culture survivra-t-elle ?». La conférence aura lieu au Palais des Congrès, elle sera suivie pour ceux qui le désirent par un dîner amical. Renseignements et inscriptions en écrivant à NAR - B.P. 38 - 13100 Aix-en-Provence.

Nous demandons à ceux de nos abonnés dont l'abonnement se termine de bien vouloir répondre dès réception de la lettre les en aversissant. En effet un retard de leur part, ajouté aux divers retards des PTT, non seulement donne un surcroît de travail aux personnes qui assurent bénévolement la gestion de notre fichier d'abonnés, mais surtout nous cause des difficultés de trésorerie. Cette situation a particulièrement été critique au cours des deux derniers mois et nous vous demandons de nous aider pour que cela ne se reproduise plus.

28-29 juin :

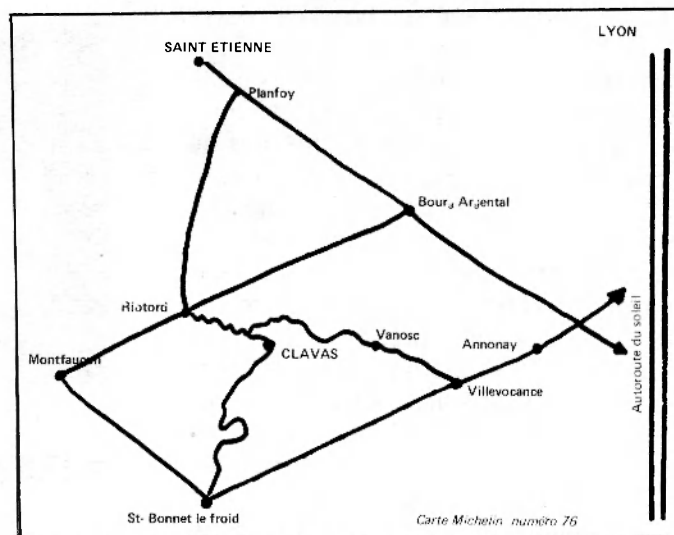
feux de la saint-jean

• FEDERATION-CENTRE-EST

La Fédération organise de grands feux de la Saint-Jean. Il s'agit là d'une manifestation très importante qui aura lieu à CLAVAS, petit hameau à 6 km de Riotord (département de la Haute-Loire) à 30 km au Sud de Saint-Etienne (carte Michelin 76). Cette fête s'étalera sur deux jours LES 28 ET 29 JUIN, on pourra y loger

sur place (dortoirs et chambres), y amener les enfants, etc. Pour recevoir le programme complet et surtout vous inscrire au plus vite, écrire à Madame Gousseau B.P. 134 - 42012 St Etienne Cedex.

Prix par personne (repas du samedi soir, petit déjeuner, repas de dimanche midi et logement) : 48 F (réduction pour les enfants).



Josiane et Dédé

La Josiane : (l'air de rien) Sais-tu que la Saint-Jean est au mois de juin ?

Le Dédé : Non, pourquoi ?

La Josiane : Parce qu'à cette occasion on allume des feux de la Saint Jean, c'est une fête ...

Le Dédé : Ah bon ? Depuis quand ?

La Josiane : Bah ! Depuis toujours ! Et puis les feux de la Saint Jean, c'est une fête ...

Le Dédé : Toi, je sens que tu as une idée derrière la tête. Où veux-tu m'emmener ?

La Josiane : Ben voilà : à Clavas, près de Riotord ce sont des royalistes qui ont eu l'idée de fêter cet événement.

Le Dédé : Des royalistes ? Alors je vois le genre ...

La Josiane : Mais non ! C'est pas un meeting politique ! Je sais que ce sera une fête.

Le Dédé : Ah bon ! Alors comment ça va se passer ?

La Josiane : On m'a dit qu'il y aura de quoi boire, de quoi manger, et même de quoi dormir.

Le Dédé : C'est déjà pas mal, mais si c'est qu'à ta fête ...

La Josiane : Oh non ! J'ai su qu'un feu énorme était prévu.

Le Dédé : C'est la moindre des choses pour cette fête des feux !

La Josiane : (un peu mystérieuse) C'est la fête des feux, mais c'est aussi le solstice d'été et en plus le 28 juin c'est la pleine lune ...

Le Dédé : Tu es superstitieuse ?

La Josiane : Moi non, mais d'autres ... Et puis quelqu'un m'a dit qu'il fallait apporter des nippes, des vieux chapeaux pour se déguiser, pas des super-costumes bien sûr, mais des vieux trucs.

Le Dédé : Et il y aura de la musique ?

La Josiane : On ne fait de fête sans musique. D'ailleurs tu peux venir avec ton harmonica.

Le Dédé : Et alors finalement, qu'est-ce qu'on va faire ?

La Josiane : Bon, il y a bien sur la tradition : le feu, les herbes, la danse autour du feu, le saut au dessus des braises, etc. Mais il y aura aussi tout ce qu'il faut pour que chacun fasse la fête comme il l'entend. Et de toute façon, à ce qu'il paraît, on peut s'attendre à beaucoup de surprises. D'ailleurs tu peux en préparer une si tu veux...

Le Dédé : Tu as bien dit qu'on dort sur place ?

La Josiane : Oui, il y a des dortoirs et quelques chambres.

Le Dédé : C'est à la campagne, bien sûr ?

La Josiane : Oui c'est même la montagne : 1100 mètres. Tu as intérêt à apporter un bon pull pour la nuit. Apportes aussi ton sac de couchage ou une couverture.

Le Dédé : Mais c'est où Clavas ?

La Josiane : C'est un petit hameau à 6 km de Riotord (département de la Haute Loire) et d'ailleurs regarde sur le plan et même pour plus de détail regarde sur la carte Michelin numéro 76.

Le Dédé : Et les enfants, crois-tu qu'on peut les amener ?

La Josiane : Oui ! Le grand se trouvera des copains et le petit on lui trouvera un coin tranquille pour dormir dans une des maisons.

Le Dédé : Tu connais l'heure d'arrivée ?

La Josiane : Le Samedi 28 à partir de 16 heures, mais tu peux arriver avant, ils te trouveront du travail... Et ça dure jusqu'au dimanche après-midi.

Le Dédé : Maintenant parlons du prix : franchement ! C'est combien ?

La Josiane : Le prix est forfaitaire pour le week-end, c'est à dire le repas du samedi soir, le petit déjeuner, le repas du dimanche midi et le logement : 48 F par personne adulte et pour les enfants : 30 F ou 20 F si tu viens avec deux enfants ou plus. Pour les moins de 4 ans c'est gratuit.

Le Dédé : (admiratif) Ca vaut le coup !

La Josiane : Alors, tu viens ?

Le Dédé : Ben... J'ai un match de foot ce jour là ...

La Josiane : OH ! (terriblement déçue...)

Le Dédé : Je plaisantais ...

bulletin d'abonnement

Je souscris un abonnement d'essai de trois mois (30 F), 6 mois (55 F), un an (95 F), de soutien (200 F) *

(*) Encadrez la formule de votre choix.

NOM : Prénom :

Adresse :

Profession : Date de naissance :

ROYALISTE, 17, rue des Petits-Champs 75001 PARIS - C.C.P. ROYALISTE 18 104 06 N Paris

EDITORIAL

Qu'en est-il, aujourd'hui, de notre Etat ? Et d'abord est-ce le nôtre, ou bien celui des partis qui le confisquent, de la technocratie qui en fait un appareil lointain, gérant abstraitement les affaires de citoyens devenus simples administrés ? Si l'on en croit un récent sondage (1), beaucoup de Français ressentent cet éloignement, cette abstraction, et se détournent de ce corps étranger, parfois menaçant en tous cas omniprésent.

La leçon est sévère pour les inventeurs de la « société libérale avancée » comme pour une opposition qui se dit à l'avant garde du mouvement populaire, puisque le discrédit frappe l'ensemble de la classe politique. D'où la « dépolitisation » constatée en ce moment, qui se traduit moins par une absence de souci politique que par un refus des rites, des jeux, des discours et des programmes offerts par les politiciens professionnels.

LA COMEDIE POLITICIENNE

Il est vrai que nous en avons trop vu, ces dernières années : spectacle électoral artificiellement dramatisé, monopolisé par quatre partis, concentré sur quelques vedettes répétant jour après jour le même numéro préfabriqué ; rupture de l'union de la gauche, renversement stratégique et manœuvres tactiques décidés ou concoctés par dessus la tête des électeurs et sans consulter les militants ; habiletés parlementaires d'un parti qui veut rompre sans rien casser, gagner sans rien avoir osé, et au cours desquelles les « idéaux » sont allègrement sacrifiés ; congrès obscurs où s'affrontent tendances et sous-tendances, dans un langage abscons, autour de motions compréhensibles des seuls initiés ; sans compter les insultes, les mensonges et les procès d'intention.

Cette comédie politicienne ne date évidemment pas de 1974. Sous la IIIe et la IVe Républiques, les partis trahissaient aussi leurs électeurs, utilisaient des « langues de bois », se soumettaient aux exigences des groupes de pression. D'où des réactions brutales de rejet, en 1934 et en 1958. Mais la classe politique a toujours su, jusqu'à présent, reconquérir son pouvoir. Elle se retrouve aujourd'hui plus sûre d'elle que jamais, débarrassée de toute opposition extra-parlementaire, installée au cœur de l'Etat et étendant son influence sur l'administration, les municipalités, les conseils généraux et régionaux. Dire que les défenseurs les plus acharnés de l'autogestion - les animateurs du CERES - sont en même temps les rigoureux doctrinaires du parti léniniste ! Mais ils n'ont rien à envier aux « libéraux avancés », qui se sont empres-



par
bertrand
renouvin

qui croit encore au système ?

sés de jeter leurs filets sur la haute administration, l'Université, la presse et la télévision. Entre les partis de droite ou de gauche et la liberté des citoyens, il y a une contradiction majeure, insurmontable. C'est pourquoi un changement de majorité peut sembler dérisoire à certains : quel que soit le vainqueur, c'est toujours un parti qui confisquera l'Etat, ce sont toujours des hommes de parti qui envahiront les institutions représentatives. En ce sens, les jeux sont déjà faits.

LA NOUVELLE CLASSE DIRIGEANTE

Cette impuissance des citoyens face au pouvoir devient d'autant plus nette qu'on assiste, depuis quelques années, à une homogénéisation croissante de la classe dirigeante. Sous la IVe République, le pouvoir politique était séparé du pouvoir administratif et du pouvoir économique : peu de parlementaires provenaient de la haute administration ou de l'industrie, et un petit nombre seulement entraient, en fin de mandat, dans les conseils d'administration. Politiciens et technocrates s'opposaient d'ailleurs dans leur conception de l'Etat comme dans les aspirations. La République gaullienne, qui s'érigea contre la vieille classe politicienne, aboutit au contraire à un rapprochement étroit entre les pouvoirs politiques et administratifs : c'est la prédominance des ministres techniciens, et l'arrivée à l'Assemblée nationale des énarques. Parce que ces hauts fonctionnaires ont le culte du service public, parce

qu'ils se tiennent en général à l'écart du monde des affaires, parce que l'indépendance de l'Etat est un des soucis majeurs du général de Gaulle, le pouvoir politique parvient alors à une autonomie relative.

Tout change avec Giscard d'Estaing et même un peu avant lui : les technocrates se convertissent au libéralisme, les banquiers (comme Fourcade) et les hommes d'argent (comme François-Poncet, Taittinger, d'Ornano, la plupart anciens élèves de l'ENA) arrivent au pouvoir. Mais, il y a interpénétration de la classe politique, de la haute administration et du monde des affaires au sein d'une même classe dirigeante qui se partage la gestion des affaires publiques et privées. Issue du même milieu social, ayant fait les mêmes études, adhérant aux mêmes valeurs, fréquentant les mêmes cercles et les mêmes châteaux, cette classe dirigeante constitue un monde clos, séparé de l'ensemble de la société par des barrières infranchissables. Y appartient non seulement la droite, mais une large fraction de la gauche, qui se regroupe aujourd'hui autour de Michel Rocard.

C'est dire à quel point l'enjeu des prochaines élections présidentielles apparaît dérisoire, s'il s'agissait de choisir entre Giscard d'Estaing et Rocard, ou même Mitterrand et Chirac. Dans le premier cas, le choix porterait sur des hommes très proches par leurs conceptions, dans le second sur d'anciennes tendances, plus « technocratiques » ou plus « politiciennes » de cette même classe dirigeante.

Ce rapide constat permet d'indiquer les conditions premières d'une transformation de la société française. Il s'agit :

- de restaurer l'indépendance de l'Etat, afin qu'il puisse être l'arbitre entre les classes et les intérêts, le moyen de la justice.

- de remettre les partis à leur place : expression de certains intérêts sociaux ou idéologiques, ils ne sauraient confisquer la parole et la représentation politiques.

- d'établir un véritable dialogue entre les citoyens et le pouvoir, en imaginant de nouveaux modes de représentation et de participation aux décisions.

- de donner libre jeu à la dynamique sociale, afin que de nouvelles catégories puissent participer à l'exercice du pouvoir.

Nous attendons l'homme libre qui permettra l'accomplissement de ces révolutions nécessaires.

Bertrand RENOUVIN

(1) voir notre article en page 4.